

République Algérienne Démocratique et Populaire
Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique
Université Abderrahmane Mira de Bejaia

Pôle d'Aboudaw

Faculté des Lettres et des Langues

Département de Français

Mémoire présenté en vue de l'obtention du diplôme de
Master 2

Filière : Sciences des textes littéraires

La sémiotique du personnage
Dans
***La Mère du Printemps* de Driss Chraïbi**

Préparé par :

MEGUELLATI Nassima

Dirigé par :

Dr. Z. NASRI

Année universitaire 2014/2015

Remerciements

Dans cette longue traversée solitaire, je ne me suis jamais sentie seule grâce à mon seul Protecteur, je remercie le Bon Dieu. Je tiens à exprimer ma profonde gratitude à ma promotrice, Mme. NASRI Zoulikha pour avoir dirigé ce travail, pour son aide, ses conseils et ses orientations. Je tiens également à exprimer mes remerciements à tous mes enseignants tout au long de mon cursus universitaire.

Je tiens aussi à exprimer ici ma vive reconnaissance à tous ceux qui m'ont encouragé.

J'adresse mes plus sincères remerciements à tous mes proches et amies, qui m'ont toujours soutenu au cours de la réalisation de ce mémoire.

Dédicaces

Je dédie ce travail à l'être qui m'est le plus cher, celle qui nous a quittés à jamais, Chère grand-mère Zouina, Paix à son âme.

A Ceux qui m'ont donné des racines et des ailes, à qui je dois tout ce que je suis et sans qui je n'aurai jamais pu réussir, mes chers parents, lesquels les mots ne peuvent rendre grâce.

Puissent-ils trouver dans ce travail l'expression de ma plus Profonde gratitude. Que Dieu me les préserve.

À mes magnifiques sœurs et leurs maris : Lamia et Ryad, Djamila et Youcef, Meriem et Aissa ainsi que leurs petits anges, je dédie ce travail à mon grand et unique frère Nadir et sa femme Rachida. A tous mes camarades et mes amis. A tous ceux qui, par un mot, m'ont donné la force de continuer.

SOMMAIRE :

| | |
|--|-----------|
| Remerciements :..... | 02 |
| Dédicace :..... | 03 |
| Sommaie..... | 04 |
| Introduction Générale..... | 05 |
| Première Partie : Le personnage au confluent des multiples définitions..... | 09 |
| Deuxième Partie : Le personnage, comme signe-référentiel..... | 14 |
| 1. Azwaw Ait Yafelman..... | 16 |
| 2. Oqba ibn Nafi..... | 24 |
| 3. Raho Ait Yafelman..... | 29 |
| Troisième Partie : Le personnage, comme signe-symbolique..... | 33 |
| 1. Azwaw Ait Yafelman..... | 37 |
| 2. Oqba ibn Nafi..... | 39 |
| 3. Raho Ait Yafelman..... | 41 |
| Conclusion Générale :..... | 43 |
| Bibliographie..... | 45 |
| 1. Bibliographie primaire..... | 46 |
| 2. Bibliographie électronique..... | 48 |

Introduction Générale

Introduction générale :

La production maghrébine contemporaine se caractérise par une nécessité de redéfinir son rapport au réel et à la fiction. Il existe en effet un grand nombre de textes qui ont en commun les mêmes circonstances historiques, sociales et culturelles.

Au Maroc, Driss Chraïbi, un des grands écrivains marocains d'expression française, a irrigué les veines de ses romans de la culture qu'il l'a abreuvé. Ses thèmes majeurs : le poids de l'islam, la condition féminine dans la société arabe, l'identité culturelle, le conflit des civilisations. En 1937, l'auteur reçoit pour la qualité de sa verve de nombreux prix littéraires, dont celui de l'Afrique méditerranéenne. Selon Lui, « *la littérature n'est rien autre qu'un moyen de communication et de compréhension entre les hommes.* » (Cité par Kadra Hadjadji, n°1, p. 325). C'est pour cette raison que ses romans apparaissent d'allure historique dont les sujets le ramènent vers les origines de sa Mère-Patrie.

Dans sa trilogie, Chraïbi interroge le rapport des peuples à leur culture locale sans doute pour honorer le courage de certaines minorités opposées au pouvoir central corrompu et arrogant.

Dans *Une Enquête au pays* (1981) et pour la première fois, Driss Chraïbi, met au centre de son œuvre un espace qui se confond avec une région berbère laquelle murmure sa proximité avec sa terre natale dans les fiefs des Doukhala. Le cycle se poursuit avec *La Mère du printemps* (1982) et *Naissance à l'aube* (1986) dans lesquels il raconte les conflits des civilisations et des hommes, l'exigence d'amour et de pardon que toutes les sociétés de l'époque exhument pour faire entendre une voix différente.

C'est autour de *La Mère du printemps* que s'articule notre étude. Dans ce texte, on y entend la voix nostalgique racontant le passé glorieux d'un peuple contraint à se convertir à l'Islam. Au sujet du coran et sa foi, Chraïbi dira contrairement à ce qui se raconte dans *La Mère du printemps*: « *nous avons quelque chose de phénoménal, je dis nous, le monde musulman, qui est notre source, qui n'a pas changé du tout : c'est le coran... (L'islam) est resté en l'état ; c'est-à-dire que pour nous, de culture arabo-musulmane, c'est l'état naissant, c'est la source. Et pour moi, c'est une force, c'est ma force.* » (Cité par Dubois, p.23). Plus loin il ajoute : « *Oui, je suis et nous tous- pas seulement les écrivains maghrébins de*

langue française, mais le porte-faix (sic) de Casablanca, le montagnard de l'Atlas, le prolétaire de Casablanca, l'immigré d'Aubervilliers-nous sommes tous des musulmans. » (Cité par Dubois, p.26).

Ainsi, publiée en 1982, à Paris, éditions du Seuil, l'œuvre qui constitue l'objet de notre analyse, se présente comme l'évocation romancée de la conquête du Maroc à la fin du 9ème siècle. Mais comme son auteur l'indique il ne s'agit pas d'un livre d'Histoire mais d'un roman. En ce point Chraïbi avertit les lecteurs au début du roman : « *ceci n'est pas un livre d'histoire, mais un roman. S'il prend source dans l'histoire, il y entre surtout l'imagination galopante de l'auteur (...) en conséquence, toute ressemblance de quelque nature que ce soit avec des événements historiques ne serait que pure coïncidence, une heureuse rencontre (...)* » (Avertissement de Driss Chraïbi, p. 11).

L'œuvre pose une réflexion sur l'art de créer du sens, de jouer des représentations et de stimuler le pouvoir imaginaire du lecteur grâce au langage : les personnages mis en scène lesquels ont tracés éternellement leurs noms dans l'Histoire sont à nos yeux une piste de lecture à ne pas négliger.

Si la critique littéraire s'est intéressée à *La mère du printemps* de Driss Chraïbi, c'est surtout pour l'une de ses quatre dimensions qui la caractérisent, à savoir : Le discours identitaire (T. Houchi, 2001), la polyphonie (S. Delayre, 2003), l'oralité (W. Karzazi, 2011) et l'hybridation culturelle (Dj. Boutaghane, 2012). On voit clairement, d'après ces quelques exemples, que le roman continue, bien qu'il soit publié en 1982, à susciter l'intérêt de plusieurs chercheur(e)s. Cette œuvre n'a rien perdu de son attrait pour la simple raison qu'elle porte encore en son sein des aspects susceptibles de faire l'objet d'une analyse critique.

Notre choix, s'est donc posé sur cet élément narratif dont le statut reste pour beaucoup d'entre nous problématique : le « personnage » en l'occurrence. Bien que, dans *Pour Un Nouveau Roman* Alain Robbe-Grillet affirme qu' : « *Un personnage, tout le monde sait ce que le mot signifie* » (Robbe-Grillet, *Pour Un Nouveau Roman*, 1963, p.27), cette entité reste pour beaucoup d'entre nous une source nébuleuse qui ne se laisse pas aisément appréhendée.

En ce qui nous concerne, nous nous appuyerons sur les apports de la sémiotique dans ce domaine pour dire et lire le personnage comme un signe, c'est-à-dire à la fois référentiel et symbolique.

Les personnages de *La Mère du Printemps* sont certes de purs produits de l'imagination, mais cela ne veut pas dire qu'ils n'ont aucun ancrage dans la réalité. Si le chef Azwaw a été inventé, il n'en demeure pas moins que par sa dimension symbolique, il se rapproche de tous les légendaires résistants berbères, en l'occurrence Kosaila et Kahina, avec qui Azwaw était en contact permanent par le biais de ses émissaires. Le personnage d'Oqba, en revanche, est un personnage de l'Histoire qu'aucun lecteur n'ignore.

La tribu à laquelle appartient cette histoire existe aussi réellement. Il s'agit de la tribu des Aït Yafelman qui se retrouve dans le Haut-Atlas marocain.

C'est donc en raison de la profondeur de leurs sens, en raison de ce qu'ils désignent et signifient que nous avons choisi de les appréhender du point de vue de la sémiotique. Car, la sémiotique est une science qui considère le personnage comme un signe à analyser, par rapport à son fonctionnement textuel et sa littéarité. En englobant tous les critères culturels et esthétiques de sa caractérisation : *« L'une des premières tâches d'une théorie littéraire rigoureuse serait donc, sans vouloir pour cela « remplacer » les approches traditionnelles de la question, de faire précéder toute exégèse ou tout commentaire d'un stade descriptif qui se déplacerait à l'intérieur d'une stricte problématique sémiologique. Mais considérer a priori le personnage comme un signe, c'est-à-dire choisir un point de vue qui construit cet objet en l'intégrant au message définit lui-même comme composé de signes linguistiques, cela impliquera que l'analyse reste homogène à son projet et accepte toutes les conséquences méthodologiques qu'il implique. »* (Ph. Hamon, p117).

« Sémiotiquement, le délai concret est constitué par la collusion directe d'un référent et d'un signifiant ; le signifié est expulsé de signe et avec lui bien entendu la possibilité de développer une forme du signifié, c'est-à-dire en fait la structure narrative elle-même (la littérature réaliste est, certes narrative mais c'est parce que le réalisme est en elle seulement parcellaire, erratique, confiné aux détails et que le récit le plus réaliste qu'on puisse imaginer se développe selon des voies irréalistes). C'est là ce que l'on pourrait appeler l'illusion référentielle. La vérité de cette illusion est celle-ci : supprimé de l'énonciation réaliste à titre de signifié de dénotation, le réel y revient à titre de signifié de connotation ; car dans le moment même où ces détails sont réputés dénoter directement le réel, ils ne font rien d'autres, sans le dire, que le signifier (...)

c'est la catégorie du réel et non ces contenus contingents qui est alors signifiée, autrement la carence même du signifié au profil du seul référent devient le signifiant même du réalisme : il se produit un effet de réel, fondement de ce vraisemblable inavoué qui forme l'esthétique de toutes les œuvres courantes de la modernité. » (Roland Barthes, L'Effet de Réel, p. 88). Autrement dit, ces signes « donnent au romanesque le lustre de la réalité, non celui de la gloire : ce sont des effets superlatifs de réel. » (R. Barthes, " point " p. 109).

La problématique qui sous-tend notre réflexion peut être formulée ainsi : quel rôle sémiotique est assigné aux personnages dans *La mère du printemps*.

Quant à **l'hypothèse** que nous souhaitons soumettre à l'épreuve, est que le personnage, en tant que signe sémiotique est à la fois référentiel et symbolique. Cela veut dire que les personnages dont les noms sont significatifs renvoient sur le plan référentiel et symbolique à un sens en rapport à l'Histoire.

Notre travail sera donc devisé en trois petites parties : dans la première partie : nous ferons le point sur les différentes citations définitionnelles concernant l'entité personnage, la deuxième partie sera consacrée à la référentialité des trois personnages principaux (Azwaw Ait Yafelman, le chef de la tribu des Ait Yafelman, Oqba Ibn-Nafi, le général arabe et Raho Ait Yafelman). Dans la deuxième partie, nous nous appuierons sur l'apport de l'onomastique pour tenter de ressortir la dimension symbolique du signe-personnage. Notre réflexion sera orientée, sur l'analyse symbolique des noms des trois personnages.

La Première Partie

Première partie : Le personnage au confluent des multiples définitions

L'intérêt de cette partie de notre travail, laquelle peut apparaître inutile ou de trop, est d'exposer et de retracer en quelques lignes les différentes définitions qui entourent la notion du personnage. Qu'appelle-t-on personnage ? Et à quoi renvoie ce concept ?

Pour dire les choses de la manière la plus simple, disons que le personnage est un "être de papier", une personne fictive dans : une fiction, une œuvre littéraire, picturale, cinématographique, ou théâtrale dont l'auteur lui attribue une sorte de "carte d'identité" qui précise : son nom, son prénom, sa situation sociale et familiale, ses origines, son âge. Mais il n'a aucune existence réelle. Quant à Vincent Jouve, les choses ne sont pas aussi évidentes nous apprend-il dans ce passage : « *Le personnage est aujourd'hui encore une des notions les plus problématiques de l'analyse littéraire. Le concept, s'il suscite toujours l'intérêt des chercheurs, semble résister à toute définition ou, pire, accepter n'importe laquelle. Décor, idées, forces abstraites ou collectives : tout, dans le récit, est appelé « personnage ». On peut dès lors se demander si le terme lui-même se justifie encore. Acteur, fonction ou rôle thématique, les notions concurrentes, et souvent plus précises, ne manquent pas.* » (Vincent Jouve, 1992, p. 103).

Dans *pour une analyse de L'Effet-personnage*, Jouve s'en tient essentiellement au genre romanesque, qu'il considère comme le genre paradigmatique de "l'effet-personnage". Selon ce théoricien, les apports théoriques en date les plus intéressants sur le personnage sont à mettre au crédit de la narratologie. Le principe des études menées par le formalisme et le structuralisme, était de considérer le personnage comme une composante littéraire, au même titre que le sujet, le thème, la structure ou l'enchaînement d'actions, permettant de caractériser un genre (narratif) ou un sous-genre (conte).

Mais plusieurs théoriciens ont tenté de cerner cette entité et chacun a tenté de la définir suivant la ligne d'attaque sur laquelle il se positionne.

À la fin des années 1920, les formalistes russes ont fait paraître ce que aucuns considèrent comme la toute première théorie de la littérature. Ils ont constaté que le roman d'une manière générale fait pour lui être lu, et il ne peut se passer d'une illusion

référentielle minimale. En 1928, Vladimir Propp, relevait trente et une fonctions pour les personnages des contes merveilleux, qu'elles sont réduites à six actants : Sujet/Objet, Destinataire/Destinataire, Opposant/Adjuvant. Au début des années 1970, une panoplie de théories connaît son apogée (structuralisme, Barthes, Todorov; narratologie, Genette; sémiotique, Greimas). Les structuralistes français ont systématisé les recherches formalistes en les intégrant à différents modèles.

On l'aura compris, aucun de ces théoriciens n'opte pour la conception classique du personnage comme « être de papier ». Leurs approches sont plutôt de type fonctionnel. Enclos dans le texte, le personnage se situe à l'intérieur d'un certain nombre de fonctions, de rapports, qu'il s'agit d'élucider. Comme Barthes l'écrivait à l'époque : « *L'analyse structurale, très soucieuse de ne point définir le personnage en termes d'essences psychologiques, s'est efforcée jusqu'à présent, à travers des hypothèses diverses, de définir le personnage non comme un être, mais comme un participant.* » (Roland Barthes, op. cit, p. 34).

Selon toujours Roland Barthe, un signe peut être perçu avec l'un ou plusieurs de nos sens. Il peut être visible: sous forme de couleur par exemple, auditif: tel un cri, olfactif: un parfum, tactile ou gustatif.

Pour la sémiotique, la perspective de lecture que nous retenons ici, dans un texte littéraire, on doit s'attendre à « *ce que tout élément y fasse signe* » (Barthes, Roland, cité par GUETTAFI). La lecture d'un texte littéraire est donc une forme de quête à la recherche de signes significatifs, et le texte littéraire est considéré comme une source de signes multiples et diversifiés qu'il faut repérer, relever et interpréter. Jouve explique que « *L'analyse sémiotique, se fondant sur la tripartition de la linguistique en sémantique, syntaxe et pragmatique, y proposait une définition du personnage passant par trois catégories : les personnages référentiels (renvoyant à des signifiés surs et immédiatement repérables) ; et les personnages-anaphores (unifiant et structurant l'œuvre par un système de renvois et d'appels). Le personnage, saisi sur le modèle du signe linguistique, était appréhendé comme : Un système d'équivalences réglées destiné à assurer la lisibilité du texte.* » (Vincent Jouve, *L'effet personnage dans le roman*, p. 82).

Pour Peirce, le signe est d'abord direction, et dire qu'un objet ou une situation ont un sens, c'est dire qu'ils tendent vers quelque chose « *dans la mesure où le sens d'un texte s'est*

rendu autonome par rapport à l'intention subjective de son auteur, la question essentielle n'est plus de retrouver derrière le texte, l'intention perdue, mais de déployer en quelque sorte devant le texte, «le monde» qu'il ouvre et découvre. » (Ibid. p. 55).

Par la suite, la voie était ouverte à l'approche strictement linguistique que l'on trouve dans un article de Philippe Hamon de 1972 : "*Pour un statut sémiologique du personnage*". Dont il a défini le personnage, du point de vue sémiologique, comme un signe ou un morphème doublement articulé, migratoire, manifesté par un signifiant discontinu, constitué par un certain nombre de marques. Ces dernières renvoient à un signifié discontinu, c'est-à-dire le "sens" ou la "valeur" d'un personnage.

Hamon explique que *« l'une des premières tâches d'une théorie littéraire rigoureuse serait donc, sans vouloir pour cela « remplacer » les approches traditionnelles de la question, de faire précéder toute exégèse ou tout commentaire d'un stade descriptif qui se déplacerait à l'intérieur d'une stricte problématique sémiologique. Mais considérer a priori le personnage comme un signe, c'est-à-dire choisir un point de vue qui construit cet objet en l'intégrant au message définit lui-même comme composé de signes linguistiques, cela impliquera que l'analyse reste homogène à son projet et accepte toutes les conséquences méthodologiques qu'il implique » (Ph. Hamon, 1972, p. 117).*

A l'intérieur même de sa problématique sémiologique, il reconnaît ainsi que l'effet de réel important du personnage ne rendait pas absurde son assimilation à une personne. (Cf. Ph. Hamon, op. cit., p. 168). De même, pour Hamon, les personnages historiques demandent simultanément à être compris (à travers la fonction qu'ils assument dans l'économie particulière de chaque œuvre) et *reconnus* (c'est-à-dire corrélés au monde de la réalité), (Cf. Ph. Hamon, op., cit., pp. 127, 128). L'immanentisme absolu mène à l'impasse : le personnage, bien que donné par le texte, est toujours perçu par référence à un au-delà du texte. Catherine Kerbrat-Orecchioni n'a guère eu de mal à dénoncer le mythe de l'autoreprésentation du texte littéraire : *« Tout texte réfère, c'est-à-dire renvoie à un monde (préconstruit, ou construit par le texte lui-même) posé hors langage. » (C. Kerbrat-Orecchioni, 1982, p. 28).*

Toute cette compilation de théorie nous sert donc à dire que le personnage joue un rôle éminemment important dans la littérature et c'est donc à une lecture sémiotique du personnage que nous nous livrons ici.

Deuxième Partie

Deuxième partie : Le personnage comme signe référentiel

Ainsi que nous l'avons annoncé en introduction, de notre corpus *La mère du Printemps* se dégagent les marques de la référentialité des personnages du roman.

Les personnages auxquels nous nous intéressons sont ceux qui occupent le devant de la scène à savoir : Azwaw, Oqba et Raho. Ces noms à la fois historiques, légendaires et sociaux demandent à la fois d'être reconnus (ils font alors appel à la compétence socioculturelle du lecteur) et compris (reconnus ou pas, ils sont dans un système de relations internes construit par l'œuvre).

Et pour mener à bien notre réflexion nous allons citer massivement et régulièrement des propos tirés de "*Pour un statut sémiotique du personnage*", de Philippe Hamon.

Le premier point à analyser est donc la dimension référentielle des personnages ou du signe-personnage. D'après Hamon, il existe trois grands types de signes : 1) les référentiels qui « renvoient à une réalité du monde extérieur (...) ou à un concept (...). Ils font tous référence à un savoir institutionnalisé ou à un objet concret appris » ; 2) les déictiques ou les embrayeurs, c'est-à-dire les traces de la présence de l'auteur, du lecteur ou de leurs porte-paroles (énoncé/énonciation) ; 3) les anaphoriques qui participent des isotopies discursives.

À partir de ces trois grands types de signes, Hamon (1972) reconnaît l'existence de trois catégories de personnages : une catégorie de personnages- référentiels ; une catégorie de personnages-embrayeurs ; une catégorie de personnages-anaphores.

Compte tenu des statuts des personnages du roman, c'est bien entendu à la première catégorie que nous nous intéresserons d'avantage. Il s'agit en l'occurrence, et par ordre d'importance, de :

Azwaw Ait Yafelman (le chef de la tribu des Ait Yafelman), Oqba Ibn Nafi (le général de l'armée arabo-musulmane) et Raho Ait Yafelman (un citoyen de la tribu des Ait Yafelman), nous allons uniquement nous attarder à la théorie de Philippe Hamon.

Il est évident en effet qu'Azwaw et Oqba répondent aux critères des personnages référentiels. Ils sont profondément ancrés dans la réalité historique de la région du nord d'Afrique qu'ils sont facilement reconnaissables. A rappeler que : « *Le personnage-référentiel a une fonction d'ancrage réaliste aidant à la construction de l'illusion réaliste.*

Conséquemment, il supporte l'acceptabilité du texte, c'est-à-dire sa lisibilité ou non, sa cohérence ou non, sa vraisemblance ou non. » (Reuter, 1988).

Et Roland Barthes le dit en ces termes : *« C'est la catégorie du réel et non ces contenus contingents qui est alors signifiée, autrement la carence même du signifié au profil du seul référent devient le signifiant même du réalisme : il se produit un effet de réel, fondement de ce vraisemblable inavoué qui forme l'esthétique de toutes les œuvres courantes de la modernité. »* (Roland Barthes, *L'Effet de Réel*, p. 88).

C'est à l'examen des "*personnages référentiels*", comprenant les personnages historiques ou sociaux que nous nous livrerons tout au long de la première partie de notre travail de recherche.

Nous tâcherons d'indiquer leurs statuts, leurs caractéristiques, le rôle qu'ils occupent dans le récit et l'Histoire, ainsi qu'à leurs origines berbères et arabo-musulmane, *« Tous renvoient à un sens plein et fixe, immobilisé par une culture, à des rôles, des programmes, et des emplois stéréotypés, et leur lisibilité dépend directement du degré de participation du lecteur à cette culture (ils doivent être appris et reconnus). Intégrés à un énoncé, ils serviront essentiellement « d'ancrage » référentiel en renvoyant au grand Texte de l'idéologie, des clichés, ou de la culture ; ils assureront donc ce que R. Barthes appelle ailleurs un « effet de réel ».* » (Hamon, 1972, p. 122).

Commençons par le personnage d'Azwaw :

Chef d'une tribu berbère, Azwaw est originaire d'une ville nommée Azemmour citée par Ibn Khaldoun dans l'un de ces ouvrages historiques. Cette ville borde un fleuve que l'on appelle *Oum-er-Bia*, que Driss Chraïbi traduit en français *La Mère du printemps*. Ce cours d'eau coule le long du Sud-ouest marocain et se jette dans l'Atlantique à Azemmour (la ville des Ait Yafelman cité dans le récit). Il est transformé en Riad sur le fleuve Oued Oum, à 3 km de la mer au Maroc. C'est sans doute pour cette raison qu'on entendra Driss Chraïbi dire : *« Ma biographie est très simple, j'ai toujours eu la folie de la lumière et de l'eau. Tout ce que j'ai vécu, écrit ou rêvé depuis que je suis né au bord de l'Oum-er Bia s'explique par l'abondance soit par le manque de lumière et d'eau. »* Driss Chraïbi.

L'aspect référentiel, extratextuel, nous en conviendrons, ne peut que frapper l'esprit du lecteur et pourrait l'amener à croire qu'il s'agit d'un roman historique. A cet effet et pour

éviter les fausses interprétations, l'auteur a inséré un avertissement aux lecteurs, en disant que le roman n'est que le produit de son imagination :

« Ceci n'est pas un livre d'histoire, mais un roman. S'il prend source dans l'Histoire, il y entre surtout l'imagination galopante de l'auteur, qui me ressemble comme un frère. En conséquence, toute ressemblance de quelque nature que ce soit avec des événements historiques ne serait que pure coïncidence, une heureuse rencontre. Il reste que ce qui n'a ni changé ni vieilli depuis le fond des âges, c'est la terre. Et j'ai toujours eu la folie de la lumière et de l'eau. Si ces deux éléments viennent à manquer, l'histoire des hommes tarit... » (p. 11)

La source du fleuve est nourrie à partir de petits ruisseaux et de rivières venaient de la grande montagne, et si une seule source cessait de lui apporter son eau, le fleuve sècherai. En outre les autres tribus et la leurs formaient plusieurs familles comme : les Yahoud, les Afrik...etc., et une seule communauté, c'est-à-dire les Berbères. Ils échangeaient leurs expériences et savoir faire en cas de paix et s'unifiaient en cas de guerre, pour défendre leurs terre.

Maintenant pour les caractéristiques qui sont attribuées à Azwaw, nous lisons clairement dans la première marée du roman, puisque c'est ainsi que l'épisode est nommé, qu'il constelle autour de lui des qualificatifs qui le rendent majestueux. Et comme pour se définir, il commence par nous présenter, en sa qualité de chef de la tribu des Ait Yafelman, l'histoire et l'origine de son groupe d'appartenance, ainsi qu'à celle de leur fleuve sacré "*La mère du Printemps*".

Il prend soin d'expliquer la signification de nom Ait Yafelman, avec une grande fierté : *« Nous sommes les Ait Yafelman, c'est-à-dire les fils de l'eau. Tu dois le savoir, toi qui parles notre langue. » (p.67)*, mettant l'accent sur l'âme téméraire et résistante des berbères qui sont fièrement attachés à leur terre. Notons par ailleurs qu'Aït Yafelman est une confédération berbère vivant dans des zones au centre-sud et sud-est de l'Atlas marocain. Depuis des siècles, les Ait Yafelman ont pu résister à tous les envahisseurs qui déferlaient au nom d'une civilisation, d'un dieu ou de la force : Phéniciens, Romains, Turcs, Francaouis, Espagnols, Portugais etc. Berbères et Juifs y vivaient cote à cote à la recherche de l'idéal. Historiquement, la confédération a été envahie par les Arabes en 679.

De ce qui vient d'être dit, on pourrait noter de vraies ressemblances aussi avec les berbères d'Algérie. Dans un article de Jacques Lanfry intitulé : *Les Zwawa (Igawawen) d'Algérie centrale (essai onomastique et ethnographique)*, l'auteur présente des données essentielles sur les Zwawa ou les berbères et affirme que : Les Zouaoua (Zawâwa) est une grande tribu berbère qui habite, comme on le sait, les montagnes et les collines escarpées qui s'étendent depuis les alentours de Bougie jusqu'à Tedellis. Ils se partagent en plusieurs branches et occupent un territoire qui avoisine celui des Ketama. La véritable origine des Zouaoua n'est connue que d'un petit nombre de personnes. Et qu'ils ont occupé les rivières et les sources d'eaux, et formaient des familles différentes. "De nos jours, les tribus zouaviennes les plus marquantes sont les Béni Idjer, les Béni Manguellat, les Béni Betroun (nom restitué), les Béni Yenni, les Béni Bou-Gherdan, les Béni Itouragh, ...etc.

Dans le même support historique de Jacques Lanfry, intitulé : *Les Zwawa (Igawawen) d'Algérie centrale (essai onomastique et ethnographique)*, il nous attribut une précieuse indication chronologique de l'historien Ibn Khaldoun. C'est une remarquable similitude entre Azwaw le personnage chraïbien et un autre Azwaw marqué dans l'Histoire, ce dernier est « *un chef dans les troupes fournies par les Howwâra. Ceux-ci paraissent bien constituer un groupe tribal présent en Tunisie ou du moins entre Tripoli et le Nord de la Tunisie. Et puisqu'il s'agit de la conquête de la Sicile par les Béni Aghlab et leurs alliés, nous sommes au IXe s, vers les années 825-840 : Païenne sera occupée en 831 et Messine en 843. L'historien Ch. A. Julien note brièvement dans son Histoire de l'Afrique du Nord (51) qu'à cette époque, "à l'Ouest, Bône Annâba dépend des Aghlabides, ainsi que le pays des farouches Kotama, (...) mais en fait la Petite Kabylie leur échappe". Il explique qu'en 827, Zyadat Allah "débarqua en Sicile une armée de joundis et de Berbères "sous la direction d'un Chef arabe, le Cadi Asad. Je n'apporte ces faits que dans la seule intention d'évoquer une des grandes occasions historiques datée, repérée, d'alliance de Berbères Howwâra avec des chefs et des troupes arabes. Il y en eut d'autres auparavant, moins bien connues et en tout cas sans ce repère d'un nom précis, berbère et déjà exprimé dans sa forme arabisée.* » (p. 91).

Azwaw des Ait Yafelman lequel occupe presque tout le paysage romanesque du récit est donc le premier personnage référentiel que l'on présente dans cette catégorie référentielle. Décrit comme un grand aventurier, Azwaw Ait Yafelman est peint comme

l'archétype de l'homme berbère libre et brave : « *il avait placé des hommes à lui aux postes clés, de son sang : frères, cousins (...) il devenait le maître d'Azemmour.* » (p.82).

Le premier portrait physique qu'on détient d'Azaw est qu'il porte les traits de l'homme sage et consciencieux : un homme grisonnant, trapu, visage rond mur, souriant. Des yeux attentifs, compréhensifs, avec un arrière-plan de rire. Sa démarche est quelque peu nonchalante, ses gestes comme mous. Il a des pas mesurés, comme s'il a l'éternité devant lui. Toujours pensif et le regard ailleurs à l'image d'un responsable qui ne lâche rien et qui pense jour et nuit à l'accomplissement de ses obligations : « *Et par-delà l'épaule d'Azaw, face à Hineb, quelque chose qu'elle n'a jamais vu.* » (p. 64).

Azaw renvoie au véritable protecteur de l'Histoire et de la mémoire collective de la tribu, il est le symbole de la liberté et de la continuité culturelle : « *Ce fut une fille. Il fit entrer une génisse dans la chambre, en la poussant de toutes ses forces. Il l'égorgea sur place, trempa l'index dans le sang bouillonnant et traça sur le front du nouveau-né le signe des temps anciens : un poisson entouré d'une étoile.* » (p. 84), « *D'ici là, lui, Azaw, aurait le temps de sauver son peuple ou tout au moins d'en préserver le patrimoine en cas de malheur et jusqu'à la fin de l'éternité.* » (p. 90).

En parfait gardien des traditions, il s'assigne la tâche de transmettre la mémoire des anciens en l'imprimant dans la conscience des enfants et les jeunes. Pour immortaliser les histoires des premiers Hommes berbères, il ressasse les paroles et récits de ses aïeux. Car convaincu: « *que, si les anciens apportent la voix de leur expérience et de leur sagesse à la communauté et si les femmes représentent l'avenir qu'elles ont procréé, il serait souhaitable que le labeur des hommes qui n'étaient ni des vieillards ni des femelles put s'exprimer librement.* » (p. 98).

Ces caractéristiques le confirment dans son statut de personnage historique dont le rôle est « *éminemment prévisible [...], dans la mesure où ce rôle est déjà prédéterminé dans ses grandes lignes par une Histoire préalable déjà écrite et fixée.* » (Hamon, p.126).

Azaw est en effet nommé porte parole des anciens et chef de la tribu par le Conseil des Anciens et cela pour ses qualités louables telles que l'intelligence, le courage et la force physique : « *Quand il attelle un bœuf à l'araire, ce n'est pas l'animal qui tire. C'est Azaw qui le pousse.* » (p.83), « *Puis il s'en fut à grandes enjambées dans la lumière du matin, trapu, solide, maître de sa vie. Il ferait ce qu'il ferait, le moment venu. Il avait l'éternité devant ses pas.* » (p. 81).

D'ailleurs c'est lui qui a construit la digue de l'Oum-er-Bia pour contenir les inondations dévastatrices, ainsi que les habitations, comme le montre si bien ce passage : « *La ville a changé des ténèbres de la nuit à la lumière du jour quand il a pris notre destin en main, il y a de cela une génération.* » (p.83).

Son statut sacralisé ne le doit pas exclusivement à son courage et aux risques qu'il prend pour affronter avec bravoure toutes les difficultés qui entourent son peuple lors des moments difficiles, mais aussi, il le doit à son caractère autoritaire : « *et ceux qui ne peuvent pas marcher, tu les amènes sur ton dos jusqu'à la Maison du Conseil. Tu te tues à rendre services aux gens, souvent malgré eux, parce que c'est ta nature (...) qu'est ce qui ne passe pas par tes mains sacré Azwaw.* » (p.79).

En effet, l'assèchement du fleuve de l'Oum-er-Bia est l'une des épreuves que Azwaw a surmonté. Pour mettre fin à la sécheresse et sauver son peuple de la disparition, Azwaw a mit en place toutes les stratégies de survie nécessaires. Et puisque sa motivation ultime est la survie de son peuple : « *il a placé chacun de ses hommes à l'endroit qu'il fallait, en une gigantesque embuscade.* » (p.104), cela lui a valu la soumission et l'obéissance de ses " sujets ".

Ainsi, imbattable, inaccessible et redoutable, au simple claquement de ces doigts, tout le monde se rassemble autour de lui immobile, silencieux et attentif. Son pouvoir sur les autres a fait naître chez les Ait Yafelman une terreur envers lui et chacun le craint et chacun le croit, « *Attendent ce qu'il va dire. Tout dépendra des premiers mots. La bouche fermée des Ait Yafelman. Pas un murmure. Leurs visages sans expression. Un vol d'oiseaux blancs à cris aigus, amplifiés par le silence des hommes.* » (p.64).

Au conseil, c'est lui qui prend toutes les décisions et c'est lui qui agit, les autres personnages sont comme des marionnettes, des membres transparents, secondaires et leur pouvoir reste limité, « *Et il devenait le maître d'Azemmour. Le Conseil des Anciens et celui des femmes étaient toujours là. C'était la tradition. Leurs membres avaient toujours les pleins pouvoirs, palabraient, décidaient en paroles. Lui, Azwaw, agissait.* » (p. 82). Il les fait intervenir, les torture, se moque d'eux, pourtant aucun n'ose l'interrompre par peur de subir l'humiliation.

Azwaw est également décrit sous des traits négatifs : misogynne, violent, cruel, sauvage, entêté, païen, conspirateur et dictateur : « *Donner les morts à ces animaux qui aboient. Ils ont faim, après tout.* » (p. 104).

Sa sévérité se manifeste clairement lors de la réunion de guerre qu'il organise dans l'enceinte de sa maison. Lors de la conception des plans de batailles contre les envahisseurs arabes, il donne l'impression aux membres des trois Conseils de prendre eux-mêmes les décisions relatives à l'avenir de la communauté, mais en réalité c'est de lui qu'émane la solution qui a déjà mûri dans sa tête depuis plusieurs jours après avoir envoyé ses éclaireurs pour rassembler des informations sur les motivations des Arabes et sur leur religion.

Le but d'Azawaw en agissant ainsi est de montrer l'inefficacité des méthodes anciennes : « *Ah! dit Matho. Ah-ah!...il faudrait...oui, il faudrait réfléchir très sérieusement à la question...longtemps, très longtemps (...) il faut interroger les baguettes de nouveau. Elles savent, elles (...) ça veut-il dire que si tu les relançais jusqu'au cul de la nuit et qu'à chaque fois elles retombaient différemment (...) ramasse tes baguettes. Quelqu'un pourrait marcher dessus et les casser (...) aller, ramasse ! Courbe ton vieux dos, ploie les genoux !* » (p. 120). En cela, Azawaw était lucide et avançait avec son temps.

Sa sagesse était aussi grande que sa témérité, la preuve en est qu'après avoir rendu compte de la redoutable force des Arabes, il conclut intelligemment qu'il est inutile de combattre l'armée du général Oqba ibn Nafi. Par crainte que son peuple ne soit décimé par la guerre, Azawaw Ait Yafelman s'est ingénié à mettre en place une stratégie de guerre laquelle consiste à se convertir à l'Islam : « *Nous n'aurons besoin d'aucune arme pour vaincre les Arabes. Nous nous contenterons d'être la mauvaise herbe que nous sommes. Notre ville a été déclarée ouverte depuis hier. Nous avons été décimés par les catastrophes. Je ne veux pas que la guerre nous réduise à néant. S'il y a un plan pour sauver notre tribu, d'autres tribus aussi qui en auront connaissance (et je m'y emploierai, soyez-en certains), c'est celui du temps. Écoutez!* » (p. 137). Pour feindre l'islamisation, il a donc appelé tous les Ait Yafelman à accepter d'embrasser la religion musulmane et de se fondre dans cette communauté : « *Je ne veux pas d'un serment de paroles. Les paroles meurent longtemps avant la bouche qui les a prononcées et le foie qui les a enfantées. Je veux un serment de sang, comme autrefois quand les premiers Aït Yafelman ont fait allégeance à l'Oum-er-Bia en lui offrant un peu de leur sang. Prenez chacun votre couteau. Faites le signe : le poisson pour le fleuve, l'étoile pour ses fils. Descendez vers notre Mère du Printemps. Elle vous attend. Mélangez quelques gouttes de votre sang à sa sève éternelle. Entrez dans l'eau, jusqu'à la taille, et dites : "Moi, Berbère de la tribu*

des Aït Yafelman, je fais le serment d'avoir la patience de la patience, la ténacité des ténacités et l'endurance de toutes les endurances !" » (p. 140 et 141).

En effet, le personnage Azwaw véhicule l'idée selon laquelle *les Imazighen* (les premiers Maghrébins), ont accepté l'Islam non pas par conviction, mais par stratégie de survie qui consiste à continuer de vivre sans concéder ni leur identité ni leur âme de berbère.

Et pour que son plan ne paraisse pas fallacieux, il donne à son fils qu'un vieux de la tribu des Yahoud, nommé *Azoulay* lui prédit la naissance, le nom de *Yassin* et l'accueille comme le sauveur des Ait Yafelman. Une naissance qu'il reçoit bien entendu comme la bénédiction du destin de réussir sa stratégie, car *Yassin* est non seulement d'origine arabe mais il figure de surcroît dans le Livre sacré des Arabes, le Coran :

« ...Dans quelques semaines, elle portera de toi un fils. Quand ce fils sera parmi nous, appelle-le d'un autre nom. De leur nom. (...) Yassin. Je ne suis venu que pour te dire ce nom-là. Il est écrit dans leur livre. (...) Celui qui a mis tout un peuple en marche. » (p.171).

Et son fils *Yassin* fut le sauveur de son peuple, puisque en entendant ce nom, le général Oqba ibn Nafi a épargné les Ait Yafelman :

« Qui est cet enfant?

— Mon fils.

— Pourquoi ce nom?

Azwaw fit appel à tout ce qu'il avait appris du Coran durant deux ans. De sa pleine voix de fonte, il récita les versets célèbres dans le monde de l'Islam : " Ya-Sin! Wal Qor'ani al-hakim! Oui : tu es l'un des envoyés du Seigneur, dans un but déterminé, afin d'avertir un peuple dont les ancêtres n'avaient pas été avertis et qui est resté jusqu'à présent dans l'ignorance et l'errance...» (p. 203).

On l'aura deviné, une suite de changements et de transformations ont suivi la conversion de Azwaw allant jusqu'à assassiner tous les prêtres pour adopter la nouvelle religion et fonder un Nouveau Monde:

« Douze dieux dont Azwaw avait emmené les prêtres dans sa grande barque, par un beau soir d'été, dans l'estuaire de l'Oum-er-Bia, là où il y avait un gouffre connu de lui seul. Il avait agi de telle sorte que c'étaient eux qui devaient décider de l'emplacement de la future digue. Quelques-uns essayèrent de nager. Il fit éclater leurs crânes ras à coups d'aviron. » (p.82).

En effet, poussant sa stratégie très loin, Azwaw n'a pas hésité à recourir à des mesures sanguinaires et cruelles pour atteindre son but, que ce soit envers son clan :

«Et il a mis les Veilleurs à lisière de la forêt, tout du long comme un cordon. Prêts à tuer les fugitifs à moindre apparition d'un bout d'oreille, jusqu'à ce que les Ait Yafelman sortent de leur peur et redeviennent des Ait Yafelman. » (p.105).

Ou envers les Arabes, puisqu'il a trahit Oqba par fidélité à ses origines berbères :

«-Tu es de la religion ?

-Oui, répondit Azwaw sincère dans son mensonge. Je suis musulman comme toi. C'est pour cela que mon peuple n'a pas pris les armes contre toi. » (p. 204).

Ainsi que pour satisfaire sa nature narcissique et hypocrite. Comment expliquer autrement ce geste fatal envers celui qu'il appelle « mon ami » :

« J'ai trahi mon ami l'émir. J'ai renseigné Kusaila de la seule manière qui me fut possible : du haut d'un minaret organiquement. Oqba et ses Bédouins périrent dans la gigantesque embuscade qui leur avait été tendue.les seuls survivants furent mes Ait Yafelman. » (p.211).

Ses agissements ont fini par créer une lutte entre lui et son âme et un déchirement intérieur entre la foi et le doute et entre l'imam Filani qu'il est devenu (mais cela on le saura dans les deux derniers chapitres du roman lesquels sont narrés à la première personne par l'Imam Filani trente ans après l'arrivée d'Oqba à Azemmour. Ce n'est que vers la fin que le lecteur découvre que Filani n'est autre qu'Azwaw) et Azwaw le païen *«Qui gagnera ? Le berbère ou le musulman ? Moi ou moi ? (...) Je ne sais plus que faire. Tout me submerge à la fois. Je ne sais plus qui je suis. Est-ce que, moi aussi, le temps m'aurait rapetissé ?» (p. 212).* Azwaw était en cela musulman par la voix mais non dans l'âme, car il n'avait pas la foi.

Ses contradictions s'illustrent également dans sa façon de jurer à la fois par la Mère du printemps (le nom du fleuve) et par Allah : *« Non, par la Mère du printemps et par Allah. » (p. 214).* Un dédoublement de personnalité sur lequel il avait un regard lucide puisqu'il en était conscient : *« Les âmes se sont transformées plus vite et plus profondément que les pierres. Pourtant la mienne était de granit. » (p. 207).*

Cela dit, après une longue réflexion sur soi, il conscient à pratiquer l'islam en bon musulman : *«-J'ai beaucoup réfléchi, des mois sinon des années. Et je suis entré dans la religion de Dieu par la suite. » (p.205).* Azwaw a vécu des siècles et son âge avancé arrivait au fil des pages du roman. On le voit donc vieillir petit à petit comme pour symboliser l'immortel maître de la tribu. A ce propos, les dernières réflexions d'Azwaw terminent le roman ainsi : *« Quand il ne subsistera plus rien, il subsistera la Face Sublime de Dieu. C'est ce*

qu'affirme le Coran, qui chante dans mon cœur. Les peuples passeront comme une caravane le long du temps. Et, au bout du temps, il y aura la terre, la lumière et l'eau de mon pays. » (p. 214).

La maturité l'a donc poussé à se convertir à l'Islam et à accepter son sort en devenant muezzin : *« Tout en haut du minaret, il y a la plate-forme avec quatre angles. L'appel à la prière doit retentir tour à tour de ces quatre angles, vers les quatre points cardinaux, afin que tous l'entendent. Je ne me suis jamais servi que des formules cérémonielles. Ceci : "Allah Akbar ! Je témoigne qu'il n'a de divinité que Dieu. Je témoigne que Mohammed est son prophète. Veille à la prière ! Veille au salut ! " Et de rien d'autre. Il suffit de lancer l'appel en premier dans telle direction convenue à l'avance pour que les frères soient prévenus du danger qui les menace. Le temps que j'y mets, le ton de conviction que j'emploie leur indiquent clairement, de vive voix, le jour et l'importance de ce danger. »* (p. 213).

Une voix qu'il va néanmoins perdre comme il lui a été déjà prédit : *« Je sais aussi qu'à partir de maintenant je ne pourrai plus parler. Azoulay m'avait dit : " plus un mot". Ma langue va être tranchée. »* (p.214).

Oqba Ibn Nafi :

Dans ce roman, notamment la deuxième marée, Chraïbi a évoqué l'histoire de l'Islam et sa propagation dans le Moyen Orient et l'Afrique du Nord. L'entrée en scène d'Oqba Ibn Nafi, personnage emblématique de l'Islam, donne un aspect historique au récit et ancre l'histoire dans une réalité extratextuelle. D'ailleurs, nous avons noté plusieurs similitudes entre ce personnage de papier (chraïbien) et le personnage historique que nous ne manquerons pas de relever au fur et à mesure de l'analyse.

Au risque de nous répéter, selon Philippe Hamon le personnage historique s'inscrit dans la catégorie des personnages référentiels : *« personnages historique (Napoléon III dans les Rougon-Macquart, Richelieu chez A. Dumas...), mythologique (Vénus, Zeus...), allégorique (l'amour, la haine...), ou sociaux (l'ouvrier, le chevalier, le picaro...).* Tous renvoient à un sens plein et fixe, immobilisé par une culture, à des rôles, des programmes, et des emplois stéréotypés. » (Ph. Hamon, p. 122). Car ils renvoient à une réalité du monde extérieur et renforcent l'illusion du réel.

Pour mieux saisir la ressemblance, un petit rappel du vécu d'Oqba nous semble nécessaire. Ainsi, selon les chroniqueurs arabes (El-Bekri, En-Nouaïri, Ibn-Khaldoun, El-Kairouâni) Oqba Ibn Nafi est né dans les dernières années de vie du prophète Mahomet. Membre de la tribu des Qoraïch, Oqba est le neveu d'Amru ben al-As et a occupé le poste de lieutenant du premier calife omeyyade Muawiya et a gouverné l'Égypte musulmane.

En 663 le calife omeyyade lui confie le gouvernement et décide dès lors de conquérir l'Ifriqiya. Et c'est dans une plaine, qu'il choisit d'installer en 670 le camp qui donne naissance à la ville tunisienne de Kairouan, sur la ligne de confrontation entre Byzantins et musulmans. C'est là qu'il édifie la Grande Mosquée de Kairouan à côté du siège du gouverneur. Rappelé au Moyen-Orient en 675 mais il reprend son poste en 681-682 sous le règne du calife Yazid I^{er} et mène une croisade contre Tanger (Tingis) où il fut emportée après une résistance acharnée des Berbères.

Continuant son œuvre, Oqba franchit l'Atlas et on le vit dans le Sous el-Acsa entrer à Idjli ou Taroudant. Il meurt près de Biskra avec trois cents cavaliers lors d'une embuscade tendue par les Berbères et les Byzantins menés par Koceila (Aksil en berbère), chef berbère qui voulut lui faire expier les massacres de tribus entières et les affronts qu'il lui avait fait subir. Selon le récit d'Ibn Khaldoun, c'est la Kahena (Dihya en Tamazight) qui a ordonné la mort d'Oqba Ibn Nafi. Son tombeau se trouve au centre de l'agglomération de Sidi Oqba à Biskra en Algérie, signe de la première apparition des Arabes en Afrique du nord.

Dans le récit, les conquêtes musulmanes ont été commencées du vivant du prophète Mahomet, et continuées même après sa mort « *C'était sur le djebel de Rahma, le mont de la Miséricorde. Au terme de sa vie, le Prophète y avait réuni son peuple. Par trois fois, il lui avait posé cette question pleine de triomphe, de sérénité et de doute : « Au non de Dieu, maitre des mondes, ai-je bien accompli ma mission ?» Et quelques jours plus tard, il avait quitté la vie (...) La haut, dans les pays du levant, le général Khaled ibn Waled l'avait fulgurant porté tel flambeau, jusqu'aux sources du Tigre et de l'Euphrate. Et là-bas, déferlant par vagues, les cavaliers d'Allah avaient franchi l'isthme de la mer Rouge qui séparait l'Orient de l'Occident, avait remonté le cours du Nil, galopaient vers le Soudain (...) d'autres armées étaient en marche, en direction du Gange et du pays des Hind.* » (p. 146, 147).

Le prophète Mahomet a été cité dans le récit : « *En même temps qu'un pâtre de la tribu des Qoraïch nommé Mahomet, avait reçu avec lui, dans une grotte du désert arabe, la première révélation.* » (p. 145).

Pour encore une fois mettre l'accent sur l'aspect authentique de l'histoire et donner au texte la rigueur du réel, l'auteur évoque plusieurs noms historiques de commandants, de califes ou de chefs qui ont succédé au prophète Mahomet, et qui ont sacrifié leur vie pour élargir le territoire musulman et propager le message de l'Islam, « *Mahomet était un des leurs, un orphelin de condition très modeste qu'Allah avait élevé au faite de la perfection. Leur commandant en chef était de la même tribu des Qoraïch que le Prophète. Il n'avait tenu aucun compte des objurgations du calife Omar ibn al Khattab, le prince des Croyants, qui par trois fois avait dit à ses généraux : Ifriqiyya al moufarriqa ! L'Afrique du nord disperse. Elle dispersera la communauté musulmane. Je n'y enverrai jamais personne tant que mes yeux pourront s'humecter de larmes. Omar était un mystique, un prédicateur. (...) À sa mort lui avaient succédé Othman, puis Mou'awiyya à la tête du califat. Mais ils avaient les yeux tournés vers l'Orient. Lui, Oqba ibn Nafi, regardait vers le couchant, là où il pressentait qu'allait se lever l'avenir.* » (p.150, 151).

Ainsi, la référentialité se manifeste parfaitement à partir de certains indices tels que les caractéristiques avérées. L'auteur a donc attribué à Oqba, le personnage qu'il a créé, un physique, des réflexions, des propos, des pensées, et des émotions, pour donner à voir la proximité avec le vrai Oqba. Lisons entre autres ce passage: « *Petit, de constitution fragile, enveloppé d'un manteau de laine brune, chaussé de sandales de cuir dont les lanières s'enroulaient jusqu'au genou, il mettait pied à terre. Il s'asseyait, nez busqué, barbe maigre et clairsemée, yeux d'épervier.* » (p. 148), « *Oqba souriait. Sous le nez en bec d'aigle, ses dents étaient grandes, inégales, découvertes jusqu'aux gencives.* » (p. 203).

Ou cet autre : « *L'aube de l'humanité était en lui, dans chacun de ses actes, chacune de ses paroles, coraniquement. Et c'était comme s'il n'était pas de ce siècle, mais était né des dizaines d'années auparavant.* » (p. 145).

Ou encore celui-ci : « *Par l'âme et celui qui l'a équilibrée, c'était comme si Oqba avait connu avec le prophète la gigantesque émotion, la commotion éclatante à l'écoute de la parole divine, il était sûr d'avoir vécu lui aussi l'exil, l'Hégire, tous les combats des premiers compagnons de la communauté humaine.* » (p.145).

Le narrateur a indiqué précisément le chemin qu'a suivi le général arabe et son armée afin de conquérir l'Afrique : « *S'écartant à l'improviste de la grand-route où l'attendait les commandos berbères, Oqba se dirigea en droite ligne vers le Maroc, passant par les territoires des Mouzata, dont il enleva toutes les citadelles. Mosquée, école.* » (p.159). « *Certaines places fortes, Oqba les ignorait, les contournait comme si elles n'existaient pas, poursuivait tranquillement sa marche vers l'Extrême-Occident. Il laissait faire le temps.* » (p. 153).

Il le dit encore plus clairement ici : « *Poursuivant sa route vers le couchant, il mesurait le chemin parcouru en si peu d'années au galop de son coursier, martelant l'espace et le temps : né nomade, il était resté nomade mourrait son doute en tant que tel, lorsque son heure serait venue.* » (p. 160).

Ainsi que les exploits qu'il a réalisés : « *La ville de Kairouan que le général Houdaij avait fondé quelques années auparavant et dont on parlait tant dans l'empire Arabe, Oqba la visita soigneusement. Il la fit raser. Habitant de la vallée, cria-il de toute ses forces, quittez ces lieux et que dieu vous fasse miséricorde! Nous allons nous y installer. Trois jours de suite, il proclama cette invitation au départ de la fit retentir par ses hérauts. Il transforma ses cavaliers en bucherons, en terrassiers. Abattez moi ces arabes. Dégagez les rives de l'oued. Je veux voire le d'amont en aval. Arrachez l'herbe. Je ne veux plus un seul humain d'autres fois, pas un animal, serpent ou scorpion. Cela aussi fait partie de notre guerre. La guerre sainte, c'est ça! Il divisa l'emplacement en lots, rassembla les habitants de l'ancienne cité. Amenez vos pierres. Uniquement vos pierres. Je ne veux rien qui corrompe l'Islam. Ici s'élèvera ma Kairouan à moi. Ici sera la première capitale de l'empire musulman de l'occident. Il est y en aura d'autres tant que je serai en marche, Allah Akbar!* » (p. 159, 160)

Ce qui oppose Oqba Ibn Nafi aux autres conquérants c'était l'intérêt de sa conquête. Son but était de conquérir les âmes et non pas les territoires. Mais cela n'a pas empêché le général Oqba Ibn Nafi de suivre des stratégies de guerre comme la menace et la torture : « *Il savait bien que la mort dominait si facilement la vie. Et lui, Oqba, entendait faire triompher l'Islam, c'est-à-dire la vie. Il ne voulait rien conquérir dans ce monde qui n'était qu'apparence face à la réalité, pas un pouce de terre, pas la moindre once d'or, pas même ce qu'on appelait la gloire. Si une guerre était sainte, il était sur que c'était la sienne.* » (p. 154)

« Oqba ne faisait qu'ouvrir le chemin, sabrant les ténèbres. Il ne se considérait pas comme un guerrier, n'avait jamais voulu l'être. Sa guerre était celle de la foi. Si, selon l'affirmation coranique, « tuer un seul être humain, c'est tuer tout le genre humain », il ne donne pas la mort à quiconque qu'en face, après lui avoir dépêché un émissaire, après lui avoir rendu visite personnellement avec une faible escorte (...) A tout il laissait le temps de la réflexion, de la méditation, de la descente dans leur âme. Une nuit. Si malgré tout la réponse était négative, il leur demandait de devenir sous serment solennel des protégés de l'Islam et de payer tribut, en échange de quoi ils auraient la faculté de continuer d'être ce qu'ils étaient, avec leurs coutumes et leurs lois. Ce n'est qu'ensuite, en cas de refus total et sans rémission, qu'Oqba engageait bataille. » (p. 148, 149).

Oqba ibn Nafi est décrit comme un personnage attentif, astucieux doté d'une intelligence inouïe et rien n'échappe à sa vigilance. Une description qui correspond vraisemblablement au portrait du calife: *« Oqba attaquait toujours à l'aube. Bêtes et gens étaient dispos. Debout en même temps que lui et ardents, alors qu'en d'autres lieux le réveil était aussi concassant que des douleurs d'accouchement ».* (p.149).

Sa connaissance de la vie se manifeste pleinement lors de son entrevu avec Azwaw Ait Yafelman. Oqba est loin d'être dupe et sa lucidité lui a permis de distinguer le portrait d'un vrai musulman de celui d'un berbère hypocrite. Ce dialogue entre les deux hommes en témoigne :

« - Tu es venu, dit Azwaw, très humble tout d'un coup. C'est donc toi qui as raison. Allah Akbar!

- Oui, Dieu est plus grand que nous tous ! rétorqua Oqba avec la même humilité. Et dis-moi : c'est juste avant que je n'arrive que tu t'es converti à l'Islam ?

-J'ai beaucoup réfléchi, des mois sinon des années. Et je suis entré dans la religion de Dieu par la suite

- Par la suite ? À la queue des chevaux ? Tout seul ? Ha !...

Si quelqu'un a entendu le rire d'Oqba ibn Nafi ce jour-là, ce fut moi, l'imam Filani. Un rire à gorge déployée, rayonnant comme le soleil qui nous baignait tous.

- Vois-tu, dit l'émir, je connais tous les vents comme je connais les hommes, qu'ils viennent du désert, de la montagne, des plaines ou de la mer. Tu n'es pas musulman.

Voici quelles furent ses paroles... » (p.205).

A la sagacité que les deux personnages (de papier et historique) se partagent, ajoutons le statut de gouverneur auquel ils accèdent après avoir conquis presque tout le territoire de l'Afrique du Nord : « *Quant à lui, il avait retrouvé toutes ses fonctions. On l'avait même gratifié du titre de gouverneur de l'Afrique du Nord, à vie.* » (p. 162).

Raho Ait Yafelman

La Mère du Printemps (L'Oum-er-Bia) s'ouvre d'une manière surprenante avec l'épilogue situé en 1982, et présente un personnage fictif qui porte le nom de Raho Aït Yafelman : « *Raho Ait Yafelman cheminait le long de la route, par ce pur matin d'août de l'an de grâce chrétienne mil neuf cent quatre-vingt-deux.* » (p.15).

Ce nom est récurrent dans le roman et il est attribué à deux personnages de deux périodes très éloignées dans le temps.

Quelques lignes d'abord sur le jeune Raho, contemporain de Azwaw. Celui-ci est peint comme petit de taille, imberbe et rieur. Envoyé par le chef de la tribu dans les zones de combat, Raho est chargé d'accomplir trois missions lesquelles se soldent par un succès et deux échecs. En racontant ce qu'il a vu des Arabes devant les membres des trois Conseils, Azwaw comprend une chose, qu'il veut être musulman. Et sans trop réfléchir aux conséquences de ses propos, Raho rétorqua en ces termes : « *Est-ce-que tu as envie d'être un Arabe ? Oui, répond Raho sans l'ombre d'une hésitation. Pourquoi ? Pour les mêmes raisons que toi Azwaw.* » (p.131).

Que doit-on en conclure ? Qu'il incarne le devenir d'Azwaw ? Nous pouvons répondre par l'affirmatif dans la mesure où il est dans plusieurs passages confondu avec le personnage d'Azwaw.

A ce propos, le second Raho que l'on retrouve dans l'épilogue au XXème siècle est présenté sous son aspect physique. On le voit très grand, très mince doté d'un visage empreint de paix. C'est lui qui prend la narration en charge et déroule le récit de *La Mère du printemps*. En effet, le personnage de Raho Aït Yafelman, comme un organisateur qui gère le récit, en faisant une longue méditation sur l'histoire passée des Ait Yafelman, tout juste avant la conquête arabe. C'est alors que commence le premier grand ensemble narratif du livre, nommé "*Première marée*". Il amène le lecteur à projeter treize siècles auparavant, en l'an 681, à l'embouchure de l'Oum-Er-Bia, où vivaient les Ait Yafelman :

« Comme tous les matins, il avait récapitulé dans sa tête tous les événements, dans leurs moindres détails, auxquels la tribu avait du faire face depuis ce jour proche et lointain à la fois où elle s'était installée sur la colline pelée. » (p. 41).

Si nous citons ce personnage presque secondaire dans la catégorie des *personnages référentiels*, c'est parce qu'il est présenté comme l'archétype du berbère. Mais il est également perçu comme l'avatar d'Azaw Ait Yafelman, le chef de la tribu des Ait Yafelman du VII^e siècle. Plusieurs similitudes peuvent être dégagées.

Le premier point commun qu'on peut signaler est que Raho Ait Yafelman de l'an 1982 était le maire du village des Ait Yafelman situé dans la ville d'Azemmour, alors qu'Azaw Ait Yafelman était le chef du même village des Ait Yafelman mais dans le passé, c'est-à-dire qu'on est transplanté treize siècles auparavant, en l'an 681 : « *t'as qu'à demander à Raho. Lui, il sait. Il est notre maire.* » (p. 41).

Tout comme Azaw, Raho a pris soin de protéger sa culture berbère ainsi que les traditions des premiers hommes de la tribu transmises de génération en génération, du danger de l'arabisation et même de la francophonie. Et à l'instar d'Azaw, il a appris des Arabes leur culture et leur langue dans le but d'échapper à une éventuelle exécution : « *Il était musulman. De cœur sinon de pensée. Il avait appris leur langue, ou, tout au moins, leur vocabulaire usuel (et quelques mots de frankaoui) afin de traverser une existence humaine sans trop de pauvreté, de tintamarre ou de malentendus.* » (p. 15).

La proximité avec Azaw ne se laisse pas deviner, car lui aussi malgré son islamisation, il est resté fidèle à son passé et à celui de ses ancêtres : « *De l'index, il traça sur le sol le signe des temps anciens, comme l'avaient fait ses ancêtres plus d'un millénaire auparavant : un poisson entouré d'une étoile à cinq branches. La terre serait conduire les destinées humaines ; pourvu qu'on lui fit confiance.* » (p.43).

Lui aussi connaît le déchirement intérieur et l'angoisse de la perte d'identité. En témoigne ces passages : « *Que signifie le temps en regard de l'éternité ? Ou la réalité quotidienne comparée au paradis promis dans l'au-delà par le Coran ?* » (p. 31), « *Ils étaient une seule et même tribu depuis la création du monde (...) et ils le resteraient jusqu'à la fin des temps.* » (p. 31).

En effet, lui aussi, bien qu'il se sache un berbère accompli, s'est débattu contre lui-même et contre son état de l'entre-deux : « *Je me réfugie auprès de toi, Seigneur! Il prie une poignée*

de sable et la répandit sur son crane ras. Car il savait qu'il venait de blasphémer, tant la tentation de la révolte était grande. » (p. 17).

Entre le passé glorieux de la Terre-Mère, son identité linguistique et culturelle et le salut qui s'offre à lui : *« Il était en colère contre lui-même et c'est pourquoi il cracha entre ses pieds, extirpant le Moyen Age qui subsistait encore en lui malgré des générations d'Islam. Il n'était pas tout à fait un musulman digne de ce nom, voila la vérité ! Il lui fallait maîtriser ses forces de paiennes, patienter-patienter encore et toujours. »* (p. 17). Raho erre dans l'abîme de sa terre ; *« les Imazighen, devaient tant bien que mal continuer de survivre dans leur propre pays. Il fallait ce qu'il fallait : accepter le sort. Mais il ne fallait pas ce qu'il ne fallait pas : mourir. »* (p.15), *« Ils étaient heureux comme ils étaient, sans cartes sans papiers. »* (p. 32).

Mais la foi de Raho n'est dans ses début qu'une foi de façade, car il faisait exactement comme l'Imam Filani ; sa foi mêle islam et paganisme et lorsque il fait sa prière de l'aube, il se tourne à la fois face à La Mecque (qibla ou direction vers laquelle tout musulman doit se tourner pour prier où qu'il soit) et au soleil. Cela confirme que malgré son Islam, la foi berbère réside toujours en lui, car le soleil est un signe totémique chez les berbères : *« Raho Aït Yafelman se tourna en direction de La Mecque (vers le levant, le renouveau quotidien, le soleil maître des mondes), se prosterna. Il fit sa première prière monothéiste de la journée, celle de l'aurore. »* (p.20).

En vrai avatar d'Azaw, lorsque Raho se convertit définitivement, c'est en véritable homme de Dieu qu'il le fait : *« Nous serons les plus fidèles des fidèles de la religion nouvelle. »* (p.139), *« S'il y avait deux Islams, celui des privilégiés et l'autre (...) pour le plus grand nombre des fils d'Eve et Adam qui n'auront jamais rien dans les siècles à venir, sinon la foi et l'espoir ? »* (p. 17).

Bref. Dans certaines parties de l'épilogue, Raho semble incarner les caractéristiques du personnage anaphore que Philippe Hamon définit en ces termes : *« Il est bien entendu qu'un personnage peut faire partie, simultanément ou en alternance, de plusieurs de ces trois catégories sommaires : toute unité se caractérise par sa polyvalence fonctionnelle en contexte. »* (Ph. Hamon, p. 124).

Et lui d'ajouter : *« D'autre part il est évident que c'est la dernière catégorie qui nous intéressera surtout, et qu'une théorie générale du personnage s'élaborera à partir des notions d'équivalence, de substitution, et d'anaphore. »* (Ph. Hamon, p.124).

Selon lui toujours, "les personnages anaphores" « tissent dans l'énoncé du réseau d'appels et de rappels à des segments d'énoncés disjoints et de longueur variable (un syntagme, un mot, une paraphrase...) ; éléments a fonction essentiellement organisatrice et cohésives, ils sont en quelque sorte les signes mnémotechniques du lecteur ; personnages du prédicateur, personnages doués de mémoire, personnages qui sèment ou interprètent des indices, etc. le rêve prémonitoire, la scène d'aveu ou de confiance, la prédiction, le souvenir, le flash-back, la citation des ancêtres, la lucidité, le projet, la fixation de programme sans les attributs ou les figures privilégiés de ce type de personnages. Par eux, l'œuvre se cite elle-même et se construit comme tautologiques. » (Ph. Hamon, p. 123).

Les traits que fournit cette citation se retrouvent en effet dans le personnage de Raho. Le premier point est celui de la *mémoire*. Et Raho pratique cet exercice de remémoration en se souvenant de l'Histoire de sa Terre-Mère, ainsi que de la façon dont ses ancêtres ont pu survivre en gardant leurs âmes de berbères. En voici quelques exemples très explicites :

« Cela, Raho l'avait vécu treize siècles auparavant. Il en était sûr. Et l'Histoire des hommes qui s'était déroulée depuis lors n'avait été qu'une suite de riens pleins de vent. » (p. 21).

« Raho savait bien que les ressources de l'âme humaines étaient inépuisables et que lui et les siens avaient d'année en année utilisé toute sorte d'artifices et de subterfuges pour échapper à la loi du plus grand nombre et pour essayer de préserver leur paix. » (p. 41).

Il se souvient également de son enfance et des traditions de son village, celles qui restent encore vivantes depuis des siècles, et de temps en temps il s'arrête devant quelques traces culturelles de son passé: « Il vit le figuier familial sur la petite place caillouteuse. C'est le seul arbre du village, mais il était lourd de fruits murs éclatés pour la plupart. il appartenait à tous, aux trente-quatre familles de la tribu, comme la chèvre, la mule ou l'âne rouge. Avec la bénédiction de la terre nourricière, il y aurait probablement une seconde récolte en automne. Autant de figues que Hajja et les femmes feraient séchaient au soleil sur des pierres plates avant de les enfiler en chapelet avec des fibres de doum pour aller les vendre au souk de Sidi Kacem Bou Asriya (...) à son pied se réunissait l'assemblée des deux conseils celui des Anciens et celui des membres actifs du village, le vendredi. » (p. 22). Et il ne cesse pas de citer des citations d'ancêtres et des versets coraniques : « Toute terre stérile et morte, Nous la rendons fertile et verdoyante. Et, où qu'ils soient éparpillés, Nous rassemblerons vos ossements, qui que vous soyez. Nous vous ferons renaître. » (p. 18). Comme pour dire qu'il se complait dans son identité berbéro-musulmane.

Troisième Partie

Troisième partie : Le personnage, comme signe symbolique.

Dans cette troisième partie de notre travail de recherche, nous allons centrer notre attention sur quelques aspects indiciels du nom susceptibles d'orienter la lecture dans le sens de l'histoire qui se raconte dans *La Mère du printemps*. En tant qu'indices directes de l'histoire, ces noms, que nous analyserons après coup, contribuent en effet à la compréhension de ce qui est donné à lire dans ce roman. Leur valeur symbolique, telle qu'elle se révélera à nous, jouit incontestablement d'un rôle important puisque un nom peut suggérer un caractère, une qualité, un destin...etc. Et vouloir se pencher sur cet aspect d'étude exigerait impérativement de recourir à l'Onomastique dans la mesure où c'est à elle que revient cette charge.

Nous l'avons déjà dit, le titre du texte porte le nom d'un fleuve qui a une existence réelle au Maroc. Révéler sa portée symbolique reviendrait à expliquer en quelque sorte les raisons qui ont mené l'armée musulmane de Oqba à envahir la ville natale de Azwaw. Et c'est ce détour qui nous autorise à donner ici une définition de l'Onomastique, bien que l'analyse des noms qui suivra soit beaucoup plus modeste que ce qui semble s'annoncer.

Ainsi, du grec "*onoma*" qui signifie nom, l'Onomastique est la science de l'étymologie des noms propres. Elle vise, non seulement, à tirer tous les renseignements possibles des noms propres, mais aussi des noms de lieux (toponymie), ou de personnes (anthroponymie). En termes simplifiés, l'onomastique se résume donc à l'étude de l'origine et de la signification des patronymes.

Marianne MULON la définit comme l'étude qui : « *considère le nom propre : d'une part comme fait de langage, c'est-à-dire relevant de la linguistique et impliquant la prise en compte d'études du vocabulaire commun, de nomenclature, de recherches étymologiques ; d'autre part comme désignant une réalité qui peut être d'ordre topographique, archéologique, historique ou sociologique.* » (Marianne Mulon, *L'Onomastique française*, Bibliographie des travaux publiés jusqu'en 1960, puis de 1960 à 1985, La Documentation française, sous les auspices des Archives Nationales, Paris, 1977 (454 pages) et 1987 (418 pages).

En effet, « *Les noms de lieu forment la plus riche des nomenclatures qui se rattachant à la langue usuelle. Cinquante mille dénominations ont été réunies dans la dernière édition du Dictionnaire dressé pour le service de l'Administration des postes. Si l'on faisait le dépouillement du cadastre,*

si l'on ajoutait tous les noms des rivières, des forêts, des montagnes, on arriverait à plusieurs centaines de mille. Cet immense vocabulaire n'est pas, comme celui des sciences, le produit de la méditation, et encore moins le développement d'une donnée systématique. Il n'est pas l'œuvre de quelques hommes. Il s'est formé à la longue et au hasard des circonstances, depuis le jour que le territoire commença d'être habité ; il a pour auteurs tous les peuples qui sont venus s'établir dans notre pays, toutes les races de conquérants ou d'esclaves dont le mélange a produit la nation française. » (Jules Quicherat : De la Formation française des anciens noms de lieu. Traité pratique, suivi de remarques sur des noms de lieu fournis par divers documents, publié en 1867, à Paris (176 pages)).

Avant d'aborder la symbolique onomastique des personnages principaux de *La Mère du printemps*, voyons ce que les noms des lieux évoqués dans le texte peuvent nous apprendre.

Pour revenir donc au titre du roman, nous le disions, celui-ci est donné en deux versions : *La Mère du Printemps*, qui est une traduction littérale de l'arabe dialectale " L'Oum-Er-Bia" que l'auteur nous a livrée dans la première de couverture. Au risque de nous répéter, ce titre renvoie à une rivière qui serpente le long du Sud-ouest marocain et qui finit par se jeter dans l'Atlantique. Il faut savoir que le nom du fleuve n'est jamais traduit en français sur aucune carte du Maroc. Ce qui nous permet de penser que le choix de l'auteur s'expliquerait par sa volonté de suggérer la biculturalité de ce pays du nord de l'Afrique. Autrement dit, le nom double du fleuve exprimerait la rencontre du paganisme et de l'Islam.

Le nom du village "Azemmour" s'inscrirait dans cette même volonté de souligner la biculturalité des Ait Yafelman puisque Azemmour qui signifie le rameau d'olivier et que l'on traduit par « Azaytoun » en arabe symboliserait, dans le Coran, sourate "*La Lumière*", verset 35 lequel revient d'ailleurs souvent dans les romans de Chraïbi, la rencontre des valeurs orientales et occidentales dans l'être marocain : « *La lampe est allumée à un arbre béni. Un olivier qui n'est ni d'Orient ni d'Occident ; et dont l'huile éclairerait sans que le feu la touche : lumière sur lumière. Dieu guide vers Sa lumière qui Il veut.* » (p 156). Car la lumière renvoie à l'Islam.

Quant aux habitants de la ville d'Azemmour nommés "Les Ait Yafelman", le narrateur nous a livré sa propre traduction ou sa signification en langue française : les Fils de

L'eau, dit-il : « *Nous sommes des Ait Yafelman c'est-à-dire des Fils de l'Eau.* » (p. 67). Que peut bien signifier cette appellation ? Nous ne saurons l'expliquer dans l'immédiat. Ou serait-ce là encore une simple traduction littérale des Ait-Yafelman ?

En effet, et selon certains historiens le préfixe **Aït** (**ayt**), pluriel de *u, w, ag*, signifie "fils de" (en arabe : ايت), en principe séparé du nom. Attesté dans l'ensemble du domaine berbère et particulièrement fréquent dans l'onomastique locale (: noms de tribus, noms de villages ...) qui fait en permanence référence à la filiation : *Aït X* : « Les fils de X ». Du point de vue de sa formation, **Aït** (**ayt**) est très probablement issu d'un complexe ancien *aw-t, combinant l'élément (a)w « fils (de) » à un suffixe de pluriel -t encore bien attesté dans les paradigmes grammaticaux du berbère, notamment dans la flexion verbale (-t d'impératif pluriel, -(i)t marque indifférenciée de pluriel des verbes d'état...).

Bref. Voyons à présent ce que peut-nous apporter la lecture des noms des personnages examinés ci-dessus, c'est-à-dire : Azwaw, Oqba et Raho.

Le personnage, nous dit Ph. Hamon : « *est donc à la fois le produit « d'un effet de contexte (soulignement de rapports sémantiques intra textuels) et d'une activité de mémorisation et de reconstruction opérée par le lecteur.* » (Hamon. Ph, p. 126). Il ajoute: « *Un signifiant discontinu renvoyant à un signifié discontinu.* » (Hamon. Ph, p. 126).

Et en tant qu'objet sémiotique, en tant qu'unité de signification, le personnage possède une « *étiquette sémantique* » qui n'est pas une « *donnée* » a priori, et stable, qu'il s'agirait purement de reconnaître, mais une construction qui s'effectue progressivement, le temps d'une lecture, le temps d'une aventure fictive. » (Hamon. Ph, p. 126).

Cette « *relative fixité du nom (et du « rôle », déjà fixé par l'histoire, du personnage transformé en destin)* » est un facteur de lisibilité, sans toute fois exclure du nom « *une certaine fonctionnalité narrative originale à l'œuvre* » (Hamon. Ph, p. 127).

Le nom, comme le définit Roland Barthes, est « *un instrument d'échange : il permet de substituer une unité nominale à une collection de traits en posant un rapport d'équivalence entre le signe et la somme.* » (Ibid. 78)

En outre, dans son étude sur les noms proustiens, il ajoute : « *Le nom propre est un signe, et non, bien entendu, un simple indice qui désignerait, sans signifier [...] Comme signe, le nom propre s'offre à une exploration, à un déchiffrement [...] c'est un signe volumineux, un signe toujours gros d'une épaisseur touffue de sens, qu'aucun usage ne vient réduire, aplatir, contrairement au nom commun, qui ne livre jamais qu'un de ses sens par syntagme.* » (Ibid. p80).

Avant de se livrer à cet exercice, nous jugeons utile de donner un petit aperçu des rôles actantiels (Greimas) assurés par les trois personnages susmentionnés. Nous savons qu'au fil du récit chaque personnage se construit en fonction ses actions et ses buts et cela s'illustre également à travers les noms qu'ils portent. Notre intérêt autrement dit est de montrer que le programme narratif de chacun d'entre eux est inscrit à même leurs noms.

Leur représentation peut donc être rendue par les trois programmes narratifs suivant :

PN1 : Pour Azwaw, le programme de base est de résister à l'invasion de l'armée musulmane et préserver l'âme berbère de la conversion (échec et réussite).

PN2 : Pour Oqba, c'est d'avoir une main mise et sur la ville d'Azemmour et sur l'âme de ses habitants (réussite).

PN3 : Pour Raho, c'est de convaincre ses concitoyens de se convertir à l'islam (réussite).

Nous voilà arriver au point le plus important de cette partie : la lecture de ce qui ne nous semble pas le fruit du hasard. En effet, les noms dont sont affublés les personnages de ce roman ne sont pas étrangers au sens du récit *La Mère du printemps*.

Azwaw :

Le nom d'Azwaw Ait Yafelman fait écho à l'information donnée dans le texte. Connue et reconnue pour sa ténacité, l'histoire révèle qu'il est resté fidèle à la culture de ses ancêtres malgré sa conversion. Azwaw n'est entré en sacrifice de lui-même que pour éviter que sa race et celle de ses ascendants ne soit effacée du monde.

Dans un article, *Les Zwawa (Igawawen) d'Algérie centrale (essai onomastique et ethnographique)*, Jacques Lanfry écrit : « *Et pourtant tout n'est pas clair encore. On va en juger par le fait qui s'impose à notre attention : un nom propre masculin Azwaw (au cas construit : Wezwaw), sg., s. pi. Et qui ne peut se mettre au féminin. Racine : ZWW.* » C'est un des rares noms, ajoute-t-il, « *de personne, d'origine proprement berbère que les Kabyles aient*

conservé comme prénom, encore qu'il soit donné rarement aujourd'hui. De là vient peut-être le sentiment des Kabyles sur ce prénom : il est considéré comme typique, évocateur de la tradition ancienne. C'est un nom symbole, et comme un signe qui rappelle les origines, le passé respecté, le temps des ancêtres. On ne sait pas préciser davantage pour justifier l'estime qu'on en garde. Un chant kabyle, récent, qui connaît un grand succès, a pour héros, acclamé au refrain, Azwaw : Ay Azwaw s-umendil awra7, ô Azwaou au turban doré (ou jaune) : Il est campé ici comme le représentant du vrai Kabyle du Djurdjura, paré de ses couleurs ou de sa bannière.» (p. 92, 93).

Ses qualités viriles d'un homme qui ne fléchit pas et qui refuse de courber l'échine sont en effet des insignes portés par les lettres de son nom :

/A /: c'est la première lettre de son prénom, et la première lettre de l'alphabet. Elle pourrait de ce fait être lue comme la marque du premier homme. Azwaw serait le premier homme à habité dans cette région du Maghreb. Cette terre serait la sienne.

Le phonème /A / est également dans *Assif* (fleuve) lequel représente l'âme de la ville des Ait-Yafelman. C'est sans doute pour cette raison qu'Azwaw se définit en marquant sa liaison avec l'eau. C'est encore une fois pour mettre l'accent sur les véritables habitants de la ville d'Azemmour. Voici ce qu'il dit à ce propos : « *Mon paradis à moi, c'est l'Oum-er-Bia, les vergers et les champs qu'elle baigne à son embouchure.* » (p.81)

L'eau, l'eau de l'*Assif*, l'eau du fleuve de l'Oum-er-Bia est évoqué tel un composant de l'identité des Ait-Yafelman. La symbolique de l'eau est par ailleurs connue puisque dans toutes les croyances elle symbolise la puissance et la vie éternelle.

/Z/ : La lettre Z qui se trouve dans Imazighen, ou les berbères en langue française, est un phonème sonore et traduit de ce fait la résistance de ce peuple qui a demeuré malgré toutes les invasions qu'a connu cette région du monde.

En effet, les Imazighen sont les premiers hommes à habité dans l'Afrique du Nord. Leur existence sur le territoire remonte à des millénaires d'années. Et bien qu'ils aient été exposés au danger de l'invasion territoriale, ils ont, contre vent et marrées, su rester ceux qu'ils ont toujours été. Les Imazighen ont su garder leur foi, leurs coutumes, leur langue ainsi que leur histoire à travers le temps : « *Et maintenant, des siècles et des siècles plus tard, les Fils de la Terre, les Imazighen, devaient tant bien que mal continuer de survivre dans leur propre pays.*» (p. 15). Pour cela, on peut qualifier les Imazighen comme étant des hommes

éternels et immortels : « Jusqu'au retournement de l'Histoire qui la rendait libre de nouveau – ou bien suzeraine à son tour. Et cela le long des siècles, partout où il y avait des communautés d'Imazighen, plaines, vallées, montagnes (...) mais jamais aucun berbère d'aucune tribu n'avait troqué sa peau contre celle de l'étranger. » (p. 58), « Il connaît bien les Imazighen et leur âme trempée dans la sauvagerie lors des combats. Leur attachement à la Mère-Terre est le sien : fibres, nerfs, sang. Personne n'a pu les transformer. » (p. 91).

Le /Z/ d'Azaw est aussi la dernière lettre de l'alphabet. Entre le /A/ et le /Z/ on peut dire que la terre des Ait Yafelman a appartenu et appartiendra à la lignée de Azaw car c'est lui l'alpha et l'oméga de sa généalogie.

Oqba :

Au sein de la société arabe traditionnelle, on attribuait à chaque individu un ensemble de qualificatifs pour le distinguer et déterminer très précisément son identité. Le prénom, obtenu dès la naissance le prédestine à accomplir ce à quoi son nom renvoie.

Le prénom *Oqba* est un prénom d'origine arabe et peut renvoyer à deux interprétations différentes : *El-Akaba* peut être associée à l'idée d'obstacle et dans ce cas on peut lui corréler une interprétation négative dans le sens où l'âme berbère a été empêchée de se prolonger dans le temps. C'est ce qui est arrivé en quelque sorte puisque les Imazighen ont embrassé l'islam ; une religion qui n'était pas celle qu'ils pratiquaient auparavant.

El-Akaba peut signifier également le seuil que les Imazighen ont franchi passant par là de l'obscurité païenne à la lumière de l'Islam. Une interprétation beaucoup plus positive que la précédente.

Dans les deux cas, on en conviendra, il y a eu absorption et disparition du paganisme et c'est sans doute cette idée qu'illustre la fermeture du /O/ que contient le nom d'Oqba.

Pour soumettre les Ait Yafelman, Oqba Ibn Nafi a encerclé la ville. La circularité du /O/ ne serait pas dans ce cas anodine puisqu'elle met en scène, d'une certaine manière, le scénario de guerre qu'a dû accomplir le Calife.

Le phonème /O/ dont la morphologie dessine un cercle fermé signifierait donc l'engloutissement de la culture païenne.

De plus, le /O/ se retrouve dans le *Oued* (fleuve) dont le murmure de l'eau a fait un écho dans l'âme du croyant : Oqba a en effet interprété cette présence de l'eau sur son chemin comme un signe de bénédiction tant il lui permet ainsi qu'à ses hommes de se purifier : « ...Oqba la visita soigneusement. Il a fit raser. A quelques lieux de là, il y avait une vallée plantée d'arbres et d'arroche avec une rivière : l'oued. » (p.159) ;

« Je veux ça ! Je veux ce fleuve. Nous allons le suivre. Il nous mènera à sa fin. A la fin de la terre. Je le sais. » (p, 179) ;

« Est ce que tu sais que l'eau est la source de la vie ? Est qu'on t'a déjà dit comme mes émissaires me l'ont appris, que les Arabes sont là à présent où il y a les plus grands fleuves ? Le Nil, le Tigre, l'Euphrate, quantité d'autres ? » (p. 124).

D'ailleurs, une fois arrivé à L'Oum er-Bia, Oqba y entra jusqu'à ce que l'eau baigne le poitrail de son cheval. Là, il s'aspergea le visage, le crane ; trois fois et il dit d'une voix douce : « Allah ! » Et puis les yeux tournés vers la marée montante, il s'adressa à son créateur : « Seigneur de toute terre, de toute mer et des hommes, je te prends à témoin ceci est la fin de la terre. Gloire à toi ! ton règne est redevenu ce qu'il était à l'origine. » (p.183).

Quant au /Q/, on peut dire qu'elle l'a prédestiné à gouverner Ifriqiya (l'Afrique en français). C'est en 663 qu'Oqba a eu le titre du gouverneur de l'Ifriqiya, après avoir conquis presque tout le territoire de l'Afrique du nord : « Quant à lui, il avait retrouvé toutes ses fonctions. On l'avait même gratifié du titre de gouverneur de l'Afrique du Nord, à vie. » (p. 162).

Mais il est surtout ainsi que le /B/ un phonème explosif. Cela pourrait renvoyer au caractère probablement agressif du calife ou tout simplement au bruit des chevaux qui arrivaient sur Azemmour. En effet ces sons à forte détonation souligneraient la force dont les cavaliers d'Allah sont arrivés au Maroc sur leurs chevaux lancés au galop. Une façon à l'évidence de glorifier "l'islamisation de l'Afrique du Nord" :

« Le général Oqba ibn Nafi chevauchait à la tête de ses troupes, chevauchait dans le halètement des coursiers lancés au galop, dans le jaillissement des étincelles sous leurs sabots, dans le soulèvement de la poussière jusqu'au ciel... » (p. 145) ;

« Allah Akbar! Entonnaient les Bédouins d'Oqba, dressés sur leurs étriers.» (p. 149) ;

«La tête roule sur le sol avec un bruit aussi net et plein que celui d'un billot, bouche ouverte dans le cri à peine achevé : Hineb! Et puis, sous une multitude de sabots l'écrasement du torse gigotant des quatre membres.» (p. 189).

D'ailleurs à son entrée dans la ville, on voit Oqba accompagné d'un poète-chanteur pour chanter à la fois Dieu, sa gloire et les nouvelles conquêtes. Chraïbi est allé jusqu'à décrire musicalement ce bruit en commentant son effet sur les cavaliers :

« Personne n'eut su dire ce qu'il jouait, lui-même n'en avait nulle connaissance, sinon qu'il essayait de traduire Dieu, les hommes et la terre que le Créateur leur avait donnée comme un berceau. Parfois, quand Naqishbendi marquait une pause au sommet d'une élévation musicale, retentissait un appel poussé par le chœur de dix mille cœurs :- Allah Akbar !» (p. 186) ;

« L'aube les avait surpris sous une pluie de battante. Comme des flèches, deux estafettes avaient aussitôt remonté les deux ailes de l'armée.» (p. 177).

Le /A/ qui termine le nom du calife correspondrait au nouveau souffle qu'il a apporté à cette région du monde : *« L'aube de l'humanité était en lui, dans chacun de ses actes, chacune de ses paroles, coraniquement.» (p. 145).* Tout comme "le printemps", le /A/ symboliserait la naissance de l'Islam dans l'Afrique du nord: *« Il savait bien que la mort dominait si facilement la vie et lui, Oqba, entendait faire triompher l'Islam, c'est-à-dire la vie.» (p. 154);*

« Oqba attaquait toujours à l'aube. Bêtes et gens étaient dispos. Et, en Arabie, l'aube naissait si tôt, la lumière était instantanément sans ombre ni horizon, si éblouissante que les fils du désert apprenaient dès leur prime enfance à vivre selon le rythme du soleil. » (p. 149).

Raho :

Bien qu'il ne renvoie pas à un nom référentiel, nous pensons qu'il y aurait un sens déposé là par l'auteur. Le nom de Raho est issu de l'arabe *el-roh* et c'est sans doute cette piste de lecture qui nous fournira ce qui se cache derrière ce nom dont l'enjeu nous semble-t-il saute aux yeux.

Raho que le narrateur décrit comme l'archétype du berbère : *« Raho savait bien que les ressources de l'âme humaine entaient inépuisables et que lui et les siens avaient d'année en année utilisé toutes sortes d'artifices et de subterfuges pour échapper à la loi du plus grand*

nombre et pour essayer de préserver leur paix.» (p. 41). A néanmoins et très allègrement succombé aux charmes de la nouvelle religion apportée par les Arabes. Son nom qui signifie l'"âme" raconterait sa conversion à l'islam. Écoutons le narrateur parler en épilogue : « Comme les Arabes Raho était musulman de cœur sinon de pensée. Il avait appris leur langue, ou tout au moins leurs vocabulaire usuel (...) Et maintenant, des siècles et des siècles plus tard, les Fils de la terre, les Imazighen devaient tant bien que mal continuer de survivre dans leur propre pays .Il fallait ce qu'il fallait : accepter le sort. Mais il ne fallait pas ce qu'il ne fallait pas : mourir. » (p. 15).

Et on voit clairement que Raho méditait sur ce que signifie pour lui le fait d'être musulman de cœur et de foi. On l'aura compris, la symbolique du nom de Raho est à corréler avec la problématique de l'âme. En témoigne la première lettre de son nom /R/ laquelle dessine parfaitement bien le mouvement de basculement vers la nouvelle croyance: *«La mort -peut aussi enfanter la vie.»*

Conclusion Générale

Conclusion générale :

Si la sémiotique oppose les points de vue de la psychologie et la sociologie, c'est parce qu'elle est une science qui considère le personnage comme un signe à analyser, par rapport à son fonctionnement textuel et sa littéarité.

L'étude que nous venons de mener a bien indiqué que les personnages qui occupent le devant de la scène dans *La mère du printemps* ont un statut sémiotique. En tant que catégorie participant de la signification, nous avons pu, pensons-nous, démontrer que le signe-personnage tel qu'il est employé dans ce roman a en effet un double rôle : référentiel et symbolique.

Après une première partie préliminaire sur la notion du personnage, nous nous sommes penchés plus attentivement sur notre objet d'analyse. Ainsi, dans la deuxième partie de notre travail, nous avons analysé le personnage du point de vue de sa fonction référentielle et nous avons reconnu derrière le portrait de chacun des trois susmentionnés les traits d'un personnage historique. Outre l'effet de réel que produit ce renvoi, la relation antinomique qui joue pleinement entre Azwaw et Oqba nous a permis de dégager le paradigme conquérant/conquis.

L'opposition simpliste que nous venons de citer s'illustre également et de manière évidente dans les noms attribués aux personnages. Exploiter cette donnée linguistique nous est paru tout à fait fructueuse en raison de la portée symbolique de leur aspect onomastique. Le rapport de force qui oppose Azwaw à Oqba se révèle en effet dans les sons qui constituent leur nom respectif.

Bibliographie

BIBLIOGRAPHIE :

I-Bibliographie primaire :

1-Œuvre étudiée :

Chraïbi, Driss, *La Mère du printemps (L'Oum-er-Bia)*, Paris, Seuil, 1982, Réédition Points 1986.

2- Autres œuvres de Driss Chraïbi :

Une Enquête au pays (1981)

Naissance à l'aube (1986)

3- Ouvrages théoriques et littéraires :

Pour un statut sémiologique du personnage, Philippe Hamon, 1972, Seuil, Paris.

L'effet de réel, Roland Barthes, 1968, Paris, Seuil, pp. 84-89.

Vincent Jouve, *L'Effet-personnage dans le roman*, Paris, Seuil, 1992.

Barthes, Roland, cité par GUETTAFI, Sihem, Op.cit.

Robbe-Grillet, Pour Un Nouveau Roman, 1963.

Casablanca 2011 – 2012, Par Collectif, Dominique Auzias, Jean-Paul Labourdette.

Coran et tradition islamique dans la littérature maghrébine, Par Carine Bourget.

4- Articles :

L'importance du personnage, (1) Yves REUTER, pratiques n° 60, Décembre 1988.

L'approche sémiotique du personnage.

L'ONOMASTIQUE COMORIENNE : Etude linguistique, Moïnaecha CHEIKH YAHAYA, AAP 64 (2000): Swahili Forum VII • 205-235.

Vincent Jouve, *Pour une analyse de L'Effet-personnage*, université de Paris, 1992

Les Zwawa (Igawawen) d'Algérie centrale (essai onomastique et ethnographique), Jacques Lanfry, In: Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée, N°26, 1978. pp. 75-101.

Le personnage de roman, du XVIIe siècle à nos jours Pistes de travail, février 2013.
Catherine Kerbrat-Orecchioni, 1982.

Jules Quicherat : De la Formation française des anciens noms de lieu. Traité pratique, suivi de remarques sur des noms de lieu fournis par divers documents, publié en 1867, à Paris (176 pages).

Marianne Mulon, L'Onomastique française, Bibliographie des travaux publiés jusqu'en 1960, puis de 1960 à 1985, La Documentation française, sous les auspices des Archives Nationales, Paris, 1977 (454 pages) et 1987 (418 pages).

5- Thèses et travaux universitaires :

Le personnage-référentiel comme composante de la lisibilité sémiotique, Noëlle Sorin, Université du Québec à Montréal, (1996).

L'oralité dans *La Mère du printemps* de Driss Chraïbi, Wafae Karzazi, Sultan Qaboos University (Oman).

Le statut du personnage dans l'œuvre romanesque d'Edouard Glissant, Valérie MASSON-PERRIN, Thèse de Doctorat, Université de Cergy-Pontoise, 2006.

6- Dictionnaires :

Dictionnaire le Petit LAROUSSE 2010.

II-Bibliographie électronique :

1-Articles :

Barthes, Roland. « *Théorie du Texte* ».URL : www.DissertationsGratuites.com

HORVÁTH Krisztina. Le Personnage comme acteur social -- les diverses formes de l'évaluation dans 'La Peste' d'Albert Camus.htm

Le commentaire - La notion de personnage dans le roman, BiblioLettres, htm.

Les genres de la littérature orale, Fabien Delorme Conteur.htm

Renaissance berbère au Maroc, par Joël Donnet (Le Monde diplomatique, janvier 1995).htm.

Sémiologie du personnage littéraire _ Vanity Fea.htm.

Etude onomastique et anagrammatique/Aït (nom) — Wikipédia.htm.

2-Encyclopédies :

Encarta *Encyclopédie* [DVD].Microsoft Corporation. 2009.

3-Sites divers :

<http://Charles Sanders Peirce> La sémiotique _ Signo - Théories sémiotiques appliquées.

<http://Les Berbères en Afrique du Nord>, Aménagement linguistique dans le monde.

Interview de Driss Chraïbi au magazine Tel Quel en 2004 disponible sur : <http://www.telquel-online.com/156/sujet4.shtml>.

Driss Chraïbi disponible sur : http://fr.wikipedia.org/wiki/Driss_Chraïbi.

Le roman historique disponible sur : <http://www.universalis.fr/ROMAN HISTORIQUE – Encyclopédie Universalis.mht>.

Oqba ibn Nafi Al Fihri disponible sur : http://fr.wikipedia.org/wiki/Oqba_Ibn_Nafi.

Oum Errabiâ disponible sur : http://fr.wikipedia.org/wiki/Oum_Errabiâ.

